

L'AVENTURE HUMAINE

– essai poétique romancé

(lecture d'un monde avant qu'il ne disparaisse)



> **Femme assise n°1**, huile sur toile, 1983, Henry Le Chénier
Catalogue Musée Granet p. 35 © collection de l'artiste

Essai poétique

L'aventure humaine

(suite - fichier n° 4)

L'une des constantes que découvre à nos yeux le voyage d'Ulysse consiste en l'apparition récurrente de géants de nature cruelle et sanguinaire, volontiers mangeurs d'hommes ou destructeurs de biens matériels et de navires. Après les mésaventures rencontrées auprès du cyclope Polyphème, et suite à l'incompréhension collective du présent que leur avait offert le dieu des vents en personne, ce constat sera à nouveau effectif avec les Lestrygons, peuple sauvage et hirsute commandé par le roi Antiphathès. Je crois qu'on peut prétendre sans avoir beaucoup de chances de se tromper que ce nom fameux est logiquement passé à la postérité sous le vocable d'antipathique. En effet, rien de moins réjouissant, en vérité, que l'accueil réservé par ce cruel monarque et ses sujets !

Pourtant, Ulysse avait déjà été échaudé par le passé : il prit donc ses meilleures précautions. Mais nul ne peut échapper à la loi du genre : lui qui avait été dominateur lors du conflit troyen, il est devenu, depuis qu'il navigue au gré des mers, le jouet des circonstances. Aussi ne fait-il plus spontanément confiance en l'hospitalité humaine. D'autant plus que dans le monde antique qui garde souterrains ses mystères, les hommes et les dieux mêlent volontiers, sur notre terre, leurs fortunes obscures et parfois tortueuses. Sous leur autorité, les méandres de la destinée humaine demeurent soumis à de terribles forces capricieuses, autant que potentiellement destructrices. Restons donc sur nos gardes et envoyons d'abord trois de nos émissaires en éclaireurs...

Mais peine perdue ! L'un deux sera dévoré sur le champ, puis des milliers d'autres géants (les Lestrygons sont, eux aussi, d'une taille et d'une force absolument colossales) se bousculent pour venir détruire,

Essai poétique

sous une pluie d'énormes rochers arrachés aux falaises, aussi bien les hommes que leurs bagages – consistant, en l'occurrence, en leurs frêles navires –, dont seul subsistera finalement celui d'Ulysse, le prédestiné du récit. Conclusion de cet épisode malencontreux : même la ruse et la prudence, pourtant bonnes conseillères et efficaces jusqu'à ce point particulier du récit, ne sauraient résister ni à la puissance ni à la sauvagerie du nombre !

*

*

*

Autre sujet de prédilection, autre motif de méditation : où en étions-nous restés de notre évocation du naturel féminin ? Car la femme a toujours su jouer dans la cour d'un pouvoir secrètement larvé. Cependant, ce rôle caché n'est pas uniquement fantoche, pas plus qu'il n'est factice : mais bien au contraire absolument réel ! Ce rôle s'est progressivement ancré parmi les sociétés des temps immémoriaux, au sein de leurs dynasties les plus reculées. Les anciens en avaient eux-mêmes pleinement conscience. Ne leur restait plus que d'avoir cette honnêteté masculine de se l'avouer. Et comme toujours, ce fut à la verve mythologique, cette sorte de subconscience collective affleurante, de venir au secours des non-dits du passé qui, soit dit en passant, demeurent à peu de choses près les mêmes que ceux d'aujourd'hui...

Car la femme du monde grec nous propose, dans les textes, mais aussi dans les arts, une présence étonnement concrète, et quasiment palpable. Son rôle ne se limite pas seulement à conseiller les hommes : il est aussi décisionnel. Elles se parent même, le cas échéant, des attributs qui façonnent les destinées. Qu'elles agissent en assemblées ou sur une scène solitaire, leur renommée dépasse le simple périmètre du cénacle. Et les capacités dont elles font preuve sont autant craintes par les hommes que redoutées par les dieux eux-mêmes. D'où provient donc ce surnaturel féminin qui leur confère cette consistance de statues ?

En premier lieu, leur pouvoir existe parce que les femmes sont, par essence, des magiciennes. De ces redoutables ensorceleuses parsemant régulièrement les chemins de nos vies. Sur l'île d'Aea (ou Eéa, ou

Essai poétique

encore Aiaïé, selon les sources), Circé, qui connaît tout des entremises des Enfers, transforme ce qu'il subsiste de l'équipage d'Ulysse en de vulgaires créatures porcines. De cet « oiseau de proie » (traduction littérale de son nom grec ancien), on rapporte qu'elle prend avidement les voyageurs égarés « dans ses filets » : c'est donc que, selon ses bons vouloir, les hommes deviennent volontiers sa proie exclusive, pour être, par elle, méthodiquement consommés. Voilà pour ce qui est du tableau que l'on pourrait appeler « clinique » que nous offre la sorcière Circé, experte en drogues et poisons de toutes sortes. Mais là où le récit de ses exploits - d'entame on ne peut plus biscornue, nul ne pourrait le nier -, devient éloquent, c'est lorsqu'on touchera à la résolution de la situation engendrée par cette même sorcière. Circé, en effet, impuissante à transformer le héros protégé par Hermès, offrira à Ulysse de partager sa couche, en guise de gage de bonne conduite mutuelle. Le pacte étant ainsi scellé, les compagnons d'Ulysse recevront l'antidote qui leur rendra leur apparence humaine.

Les sirènes, pour leur part, ne sont pas en reste. Ces êtres rares et étranges sont connus comme étant des monstres dominant les mers, le long du détroit de Messine, à l'extrémité sud-ouest de l'Italie méridionale. Étonnamment, elles sont très peu nombreuses (on imaginerait volontiers qu'elles forment tout un régiment, mais elles ne seraient, en réalité, qu'entre deux à quatre sœurs, tout au plus, nous racontent les textes), et leur apparence ne doit rien à l'univers des formes marines, comme l'immortalisera plus tard la mythologie scandinave, puisqu'elles allient les attributs de l'aigle à ceux de la femme. Elles aussi relèvent donc, à la base, de la lignée des rapaces.

Leurs chants, quant à eux, sont d'essence magique : il suffirait de ne pas les écouter pour réussir à s'en détourner. Mais cette tactique est-elle si simple à mettre en œuvre ? Rien n'est moins sûr, au demeurant, car la folie et l'égarément, de tout temps, ont guettés les hommes parmi les plus vulnérables...

Ce chant proféré par les sirènes semble être une préfiguration de la mort. Il sous-entend que s'adonner à la magie féminine ouvre directement sur le royaume de l'au-delà : est-ce à dire que se fourvoyer dans cette erreur matriarcale rendrait l'homme inactif et stérile aux destins édictés à leur intention par les dieux ? Serions-nous suffisamment lucides pour éviter un tel écueil ?

Essai poétique

La cire versée dans les oreilles des membres de son équipage, notre héros solidement attaché au mat de son navire : tant de subterfuges pour espérer être en mesure de contrecarrer de douces sollicitations féminines ! En cela résiderait, s'il était encore besoin de l'exprimer, la simple confirmation de la toute puissance des pouvoirs surnaturels conférés par les dieux eux-mêmes à la gente des femmes !

Mais pourquoi tant de combats d'arrière-garde, alors que nous avons vu et lu par ailleurs tous les bienfaits que ces mêmes femmes sont capables de nous apporter sur la terre ? À distiller la vie, pour commencer, en assurant notre précieuse descendance... Mais ce n'est là que la moindre de leurs vertus. Cependant, nous devons bien admettre qu'au cœur des textes homériques, la femme ne se mêlera jamais aux aventures trans-égéennes, pourrait-on dire ; mais qu'elles resteront à jamais les gardiennes des temples statiques. Déjà ! Et de fait, les glorieuses amazones ne courent pas plus les rues des affaires humaines (sur l'Agora notamment) que les champs de bataille... !

Tant d'efforts déployés, donc : pour seulement éviter les dilemmes, d'où naissent tant de souffrances ? Sources nouvelles de nos errements sur la terre ? Si tel était le cas, la punition semble en soi bien sévère, n'est-il pas vrai ? D'autres qualités, comme la pondération ou le dévouement, seront ainsi passées sous silence. Et allez savoir si ce n'est pas justement cette punition qui, à la longue, forgera cet attirail maléfique de nos dites sorcières ? Car mises en situation de faiblesse, il faut bien être en capacité de trouver les moyens de se défendre si l'on veut finir un jour par atteindre son but... Ne serait-ce pas en cela que se rejoindrait cette notion biblique du Paradis perdu ?

Ce qui est donc dépeint, ici, est la face sombre de la femme. Comme avec Dark Vader, il existe bel et bien un côté obscur à l'Amour. De part et d'autre des sexes, il faut parfois batailler pour maintenir le statu quo au meilleur niveau de la sente royale d'une concorde rayonnante. Mais dès qu'apparaît un combat, l'humain s'y plonge et s'y réfugie sans coup férir, tel un poisson dans l'eau !

Dans ces conditions-ci, le rapport homme-femme, tel qu'il peut être observé de nos jours, n'est-il pas devenu, en réalité, qu'une simple illusion de pseudo romantisme, une façade de théâtre, mais qui aurait

Essai poétique

progressivement tourné, sous les assauts de la pression sociale environnante, à une association de malfaiteurs ? Je laisse à nombre d'entre vous le soin de répondre à cette interrogation de nos consciences.

*

*

*

Sur ce plan comme sur d'autres, la conquête de l'espace, ou seulement sa perspective, nous modifierait-elle bientôt en profondeur ? Car allions-nous devoir changer de comportements et nous réadapter, dans la perspective de notre prochaine confrontation à ces nouveaux enjeux ? Notre environnement nous l'imposera certainement, une fois encore. Et, une fois de plus, notre sauvegarde en tant qu'individus et notre survie en tant qu'espèce en dépendront tout autant.

Comment par exemple espérer vivre un romantisme spatial ? Dans quelle alcôve protégée serions-nous à l'abri d'un univers en lente mutation ? La rêverie du sidéral intégrerait-elle une perspective solide pour nos futures romances ? À l'affût de dangers permanents, mais étonnement impalpables, comme l'écrivain Dino Buzzati l'avait anciennement illustré dans son *Désert des tartares* ? Ou bien, accaparés par nos objectifs technologiques et notre exactitude du fait technique, en oublierions-nous la saveur particulière de nos mondes partagés ? La liberté de se laisser aller à de futiles moments de sensations ? Le flottement apaisé de l'être plongé dans un sentiment de haute diversité ? Et cette incertitude constante de se retrouver chez soi, un jour, pour toute éternité ?

Indubitablement, toutes ces questions ne nous ont jamais été posées. Puisqu'elles n'ont pas encore été suffisamment vécues dans le concret, elles ne peuvent pas être valablement partagées. Et cependant, nous ne pouvons les ignorer, car cela rentre dans la logique des choses que les êtres humains que nous sommes y soient un jour confrontés. Et donc, par voie de conséquence, à avoir à affronter, bien malgré nous, les plus sévères de leurs conclusions, au sens cornélien du terme. Ce qui veut dire : au sens tragique du récit. Lorsqu'elle est prise dans cette accepta-

Essai poétique

tion globalisante, la littérature n'est nullement perçue comme un simple jeu.

En effet, nous ne pouvons espérer nous soustraire à la pression de nos environnements, fussent-ils entièrement créés par la main de l'homme. Nous ne pouvons imaginer hériter de solutions miracles, à moins de croire à l'existence des marchands de rêves. Ne serait-il donc pas plus judicieux d'affronter notre réalité en face ? D'accepter de concentrer tous nos efforts dans la perspective d'un bien-être partagé, ne serait-il que temporaire, et bientôt voué à l'échec ? La plénitude nous aidant alors à nous dépasser pour l'édification de richesses communes véritables, et non plus seulement illusoire...

*

*

*

Le mythe de la fusion de l'Art et de la Science semble prendre consistance, en occident, dans le courant du XIX^e siècle, notamment par l'intermédiaire des premiers écrits de science-fiction, qui mettent en scène l'opposition devenue frontale entre rationalisme et imagination. C'est à partir des années 1960 que le concept d'art-sciences prend progressivement son essor, et nous nous le sommes peu à peu approprié, de telle sorte que nous pensons désormais qu'il est un phénomène spécifique de notre époque. De fait, depuis la Renaissance, le rêve de l'homme universel n'existe plus, et l'on a parfois instruit le procès, intellectuellement parlant, de l'échec de Léonard de Vinci dans sa tentative de rapprochement de l'Art, qu'il a pourtant mené jusqu'à un summum inégalé, et des sciences, qu'il a également côtoyées et pratiquées avec génie. Pourtant, à y regarder de plus près, les choses ne paraissent pas si simples que cela.

Contrairement à une idée fausement répandue, faute d'avoir su décrypter correctement les tenants et aboutissants des tentatives mises en place par le maître toscan de la peinture, Léonard de Vinci a bel et bien, dans quelques œuvres choisies, réussi à approcher son ambition secrète d'une synthèse de l'Art et de la Science. Mais, d'une part, il ne pouvait pas, dans le contexte troublé de son époque, afficher librement cette victoire au grand jour. Et secondement, notre propre époque ayant

Essai poétique

perdu le fil de ses tentatives cryptées, elle n'a pas su, jusqu'à présent, en tirer bénéfice. La leçon grandiose de Léonard s'est en effet perdue dans le brouillard des idées inabouties, volatilisée avant qu'aïdés de notre science moderne, nous ayons été à même de nous la réapproprier.

Qui plus est, un autre phénomène a accompagné le fait que notre monde moderne est resté longtemps hermétique à la parole apportée par le peintre Léonard de Vinci. Notre société ayant repris à son compte le concept d'art-sciences, qu'elle a dès lors présupposé novateur, elle n'y a pas placé - apports technologiques obligent - les mêmes contenus. Ce qui a amplifié notre sentiment aveugle à ne pas percevoir les messages que sous-tendait la démarche engagée d'un créateur âgé de près d'un demi-millénaire.

En quoi a consisté cette leçon ? À travers Léonard de Vinci, l'Art s'est exprimé dans toute sa splendeur en tant que support de la Connaissance. En fait, ce concept n'était pas nouveau en soi puisque l'Art servait, depuis plusieurs millénaires déjà, de base à l'apprentissage de la connaissance des mondes spirituels. Il n'est que de considérer les tympans des églises parés de scènes d'enfers et de paradis pour comprendre que l'édification de la populace était le but premier que se proposaient d'atteindre les bâtisseurs de cathédrales. La nouveauté qu'envisageait d'introduire Léonard de Vinci résidait dans le changement d'objet dont, d'après lui, devait se nourrir cette Connaissance. Dans le contexte intellectuel de son époque, cette révolution d'échelle, cependant, n'était ni plus ni moins conséquente que celle qu'ambitionnait de mettre en évidence la théorie de la relativité, découverte au milieu du XX^e siècle par le physicien Albert Einstein.

La démarche de Léonard de Vinci ne fut, en effet, pas uniquement marginale, mais plutôt globale (chaque nouvelle peinture étant pour lui un défi technologique qui nourrissait son dessein d'un Traité général de la peinture). Il l'a même tentée à plusieurs reprises et sur plusieurs plans. D'abord, dans son interprétation de *La Cène* peinte sur le mur du réfectoire du couvent de Santa Maria delle Grazie de Milan, entre 1494 et 1498, dans laquelle les mains des douze apôtres groupés autour de Jésus formeraient, selon deux érudits italiens, comme une petite mélodie musicale illustrant la propagation des ondes acoustiques, juste au-dessus de l'espace délimité par la nappe blanche posée sur de

Essai poétique

simples tréteaux de bois. Car Léonard de Vinci était aussi musicien, à ses heures perdues. Il est vrai que cette représentation à la détrempe, qui s'abîma très rapidement avec le temps, est réputée pour supporter d'autres interprétations plus ou moins ésotériques, des plus fantaisistes aux plus loufoques, allant de la simple mise en scène des quatre saisons à une sorte de cosmographie de la Sainte Trinité, et donc de l'Univers dans son entier.

*

*

*

Mais il existe des exemples plus éloquents de la pertinence de l'art développé par Léonard de Vinci. *La vierge aux rochers* est un tableau peint entre 1483 et 1486, pour sa première version ; et entre 1507 et 1508, pour la seconde. Dans le premier tableau, le regard que l'ange Uriel dirige vers le spectateur suggère qu'un message contenu dans la toile s'adresse à lui. Mais quel est-il réellement, ce message ? Pour tenter de le savoir, décryptons ensemble la deuxième version.

Qu'exprime-t-elle ? Qu'elle n'est pas la réplique exacte de la première. Des évolutions sont sensibles à tous les niveaux graphiques : dessin repris, traits affirmés, couleurs et environnement naturaliste réinventés. Sous la pression du clergé, les personnages représentés y seront nimbés, pour rendre plus clairement évident aux yeux du public leur caractère de sainteté (ce qu'avait quelque peu relégué au second plan l'ambiance par trop champêtre de la première version). Accentuation que verra corroborer la plus importante des modifications alors mises en place : en effet, des reproches s'étaient aussi faits jour sur le traitement iconographique en lui-même, les théologiens estimant que le geste de l'ange Uriel, qui montrait du doigt le Saint Jean-Baptiste enfant, était inconvenant. Léonard s'exécuta donc en éliminant la totalité de l'avant-bras droit de ce personnage. Mais la question demeure, a posteriori : était-ce bien le Saint Jean-Baptiste en personne qui était ainsi montré du doigt ?

Ce qui nous amène au thème de la maternité, prise en tant que pivot de la conception personnelle du monde dont Léonard veut nous faire profiter à travers les âges. Remarquons en effet combien la construction

Essai poétique

paysagère du second plan de *La Vierge aux Rochers* est marquée par cette signification matricielle. Le décor caverneux qui oppresse la scène fait irrémédiablement penser au siège intime des femmes et au caractère énigmatique des menstrues, vu forcément avec quelque distance, à cette époque où le phénomène n'était pas encore scientifiquement expliqué, et encore moins socialement intégré. Mais si nous allons plus avant dans cette direction - interprétation que semble vouloir nous inviter à faire la présence des deux chérubins -, l'eau contenue dans la caverne, d'ailleurs lumineuse en son extrémité (c'est-à-dire symboliquement vitale dans son traitement) nous fait - pour la première fois dans une œuvre de Léonard - irrémédiablement penser aux prémisses d'un accouchement. Cette interprétation, qui semble ici osée ou novatrice, est pourtant terriblement renforcée par un autre élément issu du décor rocheux lui-même, dont le pilier central - à tout le moins - est abordé avec un caractère... incontestablement phallique !

Il est nécessaire d'ajouter ici un détail qui a son importance : le tableau initial fut commandé par la Confrérie de l'Immaculée Conception. Or ce concept, nouveau pour l'époque, n'était, dans les années 1480, pas encore sanctionné par un dogme de l'Église, ce qu'instituera le pape Alexandre VI en 1496 seulement. Le sens caché par Léonard de Vinci dans cette toile ne signifierait-il pas, en réalité, son scepticisme rationaliste envers l'explication d'une conception de l'enfant Jésus réalisée en dehors des rapports humains ? En tout cas, Léonard semble à minima vouloir le suggérer pour ce qui concerne la conception du saint Jean Baptiste enfant, d'essence, il est vrai, moins directement divine, si l'on admet qu'il s'agit bien là du sens donné au doigt pointé par l'ange Uriel, non pas directement vers l'enfant lui-même, mais à travers lui vers son arrière-plan figurant la caverne.

Que doit-on en conclure, compte tenu de l'époque et du contexte ? Léonard de Vinci qui, on le sait, est médecin autant que peintre, s'érige ici en sceptique scientifique. Ce qui l'amène à concevoir le cycle de la vie d'un œil avant tout naturaliste, et non pas uniquement théologique, comme voudraient le lui imposer les tenants de l'Église casuistique, lesquels considéraient que le monde des artistes se devait de leur être soumis. On peut penser qu'une telle toile tente d'inverser cette perception prépondérante des choses du monde terrestre, et qu'elle nous dévoile en réalité, de par sa représentation larvée, le caractère incrédule de son auteur.

Essai poétique

*

*

*

Dans ces conditions-ci, qu'en est-il de son œuvre phare intitulée *La Joconde* ? Pouvons-nous prouver qu'elle recèle, elle aussi, un embryon de message secret pour, sans vouloir contribuer à alimenter le fantasme des foules en mal de sensationnel, nous permettre d'ouvrir les yeux, comme le souhaitait d'ailleurs secrètement son créateur ? Voici une interprétation possible de cette scène, la plus commentée de l'histoire de l'art occidental.

Le costume de la signora Gioconda est composé d'un linge très fin qui ne se portait, nous dit-on, que lorsque les femmes sortaient de couche. Donc, ce ne serait pas seulement la mère, mais bien l'accouchée qui serait ici représentée. Ce que conforte à nos yeux la présence de la couverture protectrice posée avec application sur ses genoux. D'abord, remarquons que ce thème de la maternité est récurrent chez Léonard de Vinci, sans que l'on puisse intuitivement en deviner la raison. Allant jusqu'à décrypter les moindres détails contenus dans la toile, nous remarquons la présence, en bonne posture, d'un petit pont qui évoque inévitablement le passage entre deux rives - et donc le passage entre deux mondes : ici, celui qui mène à la vie -. Ce trait renforcerait la qualité descriptive de l'instant qui suit l'enfantement, expliquant la physionomie indéfinissable de la jeune mère, qui navigue entre sourire heureux et regard empreint d'une possible mélancolie.

Ces premiers éléments ne sont pourtant pas encore suffisants pour faire de l'art-sciences, suivant la définition que semble vouloir nous en donner le maître florentin. Continuons donc de dérouler notre description en suivant le profil de la chaîne de montagnes située en arrière-plan, qui ne représente en rien le paysage campagnard environnant la paisible ville de Florence où est censée se dérouler la scène. Légèrement décalée sur la droite, une vallée se dessine en forme d'auge, d'où le lac situé en contrebas semble prendre naissance. Fort de nos premières constatations faites sur l'intérêt naturaliste que portait Léonard au phénomène de la conception, mal comprise, et de ce fait mal vécue, socialement parlant, à son époque, une question s'élabore : et si cette auge représentait un col ? C'est-à-dire le col de l'utérus d'où jaillissent les eaux annonçant l'accouchement ?

Essai poétique

N'oublions pas que Léonard de Vinci était un grand observateur de la nature depuis sa plus tendre enfance. Et que c'est grâce à cette observation impénitente qu'il se forgea le goût, qui ne fut jamais démenti par la suite, pour les sciences... Suivons donc maintenant plus avant le fil de sa pensée. On observe qu'il y a eu accouchement. De fait, ce chemin à la tonalité ocre rouge, si présent au centre du tableau, reliant le lac à une autre forme étrange – on observera à ce sujet que les deux moitiés du paysage, situés de part et d'autre du personnage central, ne se raccordent pas entre elles, tendant à prouver que sa fonction est purement intellectuelle -, ramassée et à demi cachée derrière l'épaule droite de la figure maternelle, de tonalité elle aussi rouge sang vieilli : ne représenteraient-ils pas, à eux deux (chemin et forme confondus), le cordon ombilical relié au placenta, dont l'accouchement aura inévitablement provoqué l'expulsion ?

Simple hypothèse, ou intuition personnelle, comme en a beaucoup produit l'histoire de l'Art ? Rappelons tout de même que Léonard de Vinci, selon toute vraisemblance, entreprend la toile que nous reconnaissons actuellement au Louvre non pas à Florence en 1503 (celle-ci serait une première version non identifiée à ce jour), mais alors qu'il est déjà installé à Rome, à la demande de Giuliano de' Medici, soit à partir de 1513. Et dans le même temps, il multiplia dans cette ville les dissections de femmes enceintes (ses dessins de carnets en témoignent), au moment où il se prépare - du moins le croit-il - à se confronter à son concurrent de toujours, Michel-Ange Buonarroti. Lequel concurrent - mais néanmoins ancien élève et admirateur secret du maître florentin -, depuis le temps où ils furent mis en confrontation directe dans leur ville d'adoption, était manifestement devenu un fervent émule de sa vision scientifique de l'Art. D'où il ressortirait de cette tentative d'analyse que l'Art est le véhicule de choses bien plus profondes que lui-même...

*

*

*

En témoigne, à l'appui, l'approche qu'en avait faite l'historien de l'art René Huyghe. À l'époque où tendent à se développer simultanément un nouvel obscurantisme des fake news, une très grande facilité matérielle

Essai poétique

et une certaine montée des intransigeances, multiplier les approches pourrait avoir le mérite de nous faire réfléchir. Un texte de René Huyghe mettant en exergue la démarche intellectuelle de Léonard de Vinci, nous suggère de nous rapprocher de la pensée initiale du penseur grec ancien Héraclite. Car en effet, ces moments d'éclosion de la pensée humaine revisitent à leur manière l'histoire de l'innovation.

René Huyghe a ainsi écrit dans son Léonard de Vinci, La Joconde (Office du Livre de Fribourg) :

« Léonard de Vinci a pressenti (...) que l'homme, en mettant en jeu presque exclusivement ses facultés rationnelles, (...) laisse en friche des territoires immenses de sa vie intérieure : en fait, tout ce qui relève de la vie sensible (« Toutes nos connaissances découlent de notre sensibilité. » Cod. Trivulziano, 41 a). Peut-être fut-ce la grande tentation et la tare majeure de l'Occident d'avoir voulu assurer la prééminence, trop souvent exclusive, de ce qui se définit et de ce qui se mesure, sur ce qui se sent et se devine. (L'homme) est ainsi condamné à n'admettre et à n'utiliser que le discontinu, oubliant qu'une part essentielle de la réalité est faite de continu. Et c'est pourquoi, d'une manière générale, il s'est voué surtout à l'espace, qui assure le règne du [géométriquement] divisible et du discontinu, et est resté étranger à la curiosité du temps, qui, en sa durée insécable, seulement nuancée, assure au contraire le règne du continu. Par une phrase divinatrice et fulgurante, Léonard a prouvé que, bien en avance sur son époque, il avait eu conscience de cette dualité et du problème qu'elle pose. « J'ai écrit que la qualité du temps est séparée de la géométrie. » (Man. 263, British Museum, 176 r).

Chaque mot, dans cette phrase, pèse son juste poids et marque une étonnante prescience, qui annonce déjà les révélations bergsonniennes. La notion de « qualité », liée à celle du « temps », l'irréductible fossé qui sépare ce dernier des concepts appropriés à l'espace, toujours exprimé par une « géométrie », la nécessité, pour parvenir à une vision totale du réel, de ne jamais isoler le point de vue spatial du point de vue temporel, tout cela anticipe sur la révélation que notre siècle [lire ici « le XXè »] aura enfin connue, et d'abord par les voies de la science (et) de « l'espace-temps ».

Essai poétique

Bien loin qu'il convienne de rattacher Léonard de Vinci à Platon (et) à son rêve d'immobiliser l'Être dans la perfection immuable des Idées, il faut reconnaître son étrange accord avec les présocratiques, dont la tradition, injustement éliminée, n'a été redécouverte que dans les temps modernes. La pensée de Léonard évoque irrésistiblement celle d'Héraclite, qui proclamait que tout s'écoule et que les contraires s'unissent. Et en effet, c'est dans la voie qui mène du liquide au psychique, qui, tous deux, s'écoulent, que (Léonard) cherche à appréhender le temps dans sa durée. « L'eau que tu touches dans le fleuve, dit-il, est la dernière de la vague qui s'en va, la première de celle qui vient. Ainsi le temps présent ! » (Cod. Trivulziano, 63 a). Ce qui est vrai de l'eau l'est aussi de chaque moment de notre existence, telle que nous la vivons au cœur de nous-mêmes, car il est simultanément et sans coupure la fin de ce qui va déjà passer et le début de ce qui va être. Qu'est d'autre le présent, comme n'importe quel point d'un fleuve, que le passage continu et indéfini entre passé et avenir ?

(...)

En envisageant (...) le réel sous l'angle du continu et du temps, Léonard ouvrait une dimension nouvelle à la pensée, à la sensibilité (et) à l'art. Il se faisait l'introducteur des siècles modernes qui, par une marche irrésistible, sont passées de la recherche d'un ordre éminemment spatial, fondé sur les figures fixes comme sur les idées clairement définies, à la découverte du temporel. Celle-ci n'a été [définitivement] accomplie qu'au XX^e siècle par l'apparition, en philosophie, de la durée et du courant vital bergsonniens ; en littérature, de la psychologie proustienne ; en physique, de l'espace-temps einsteinien ; en (psychanalyse), de l'inconscient. On ne saurait oublier que c'est Léonard qui se dresse sur le seuil de cette ère nouvelle et qui y introduit. Un instinct sûr l'orienta vers tout ce qui, par la mouvance ou la nuance, s'assure l'accès au continu. (...)

Sans doute est-ce l'explication de la fascination que l'eau a exercée sur Léonard. Dans un dessin révélateur de 1513, qui est à Windsor, Léonard s'est plus ou moins représenté lui-même, vieillard à (la) barbe fluviale, semblable à quelque sage oriental [on aurait prétendu que la mère de Léonard descendait d'esclaves ramenés d'Orient], à quelque mage ; il se tient de profil, et en face de lui le flux de l'eau découvre ses sinuosités, ses enlacements, ses passages onduleux. Léonard, qui a

Essai poétique

écrit un *Trattato dell'acqua*, cherchait à y capter le secret des formes fluides, du liquide qui se module, ininterrompu ; il sentait combien il contrastait avec les [matières] solides, sécables et géométriques, dont le cristal est le modèle (...).

Par la même inspiration, dans la démarche de sa pensée, (Léonard) a fait la plus large place à l'analogie, que saint Thomas d'Aquin, lui aussi féru d'Aristote, plaçait si haut : aux assemblages d'idées permis par la logique, avec la rigueur des engrenages d'une mécanique [dont Léonard, par curiosité intellectuelle et nécessité pratique, était aussi expert], l'analogie substitue la liaison irraisonnée qui s'impose entre ce que l'on ressent comme semblable ; elle permet elle aussi un « passage » (...) entre des éléments auparavant logiquement distincts.

Ainsi Léonard, devant les mouvements de l'eau, pense aussitôt à ceux de la chevelure. En marge du croquis d'une coiffure de femme et de ses tresses, il a noté lui-même : « Étudier le mouvement de l'eau qui ressemble. » Son imagination procède bien par « passages » [et plus exactement par analogies]. (...) (En) permettant (...) la fusion sensible qui relie (l'impalpable), c'est dans la technique même de la peinture [et le génie de Léonard aura consisté à être en capacité de mettre sa pensée en pratique] que Léonard va en porter l'exigence. (Par quoi) il (...) renonce radicalement à la tradition classique, favorisée par la fresque [bien qu'il l'ait lui-même intensément pratiquée], des étendues colorées nettement déterminées. Il y substitue une leçon nouvelle, celle des Flamands et leur pratique de l'huile ; il l'adopte pour sa fluidité, pour sa transition en surface des modelés impalpables (et) en profondeur des glaciés transparents. »

*

*

*

Ce qu'on pourrait déduire de tout ce qui précède se résumerait ainsi dans la question suivant : la Science ne serait-elle, elle aussi, qu'une simple création ? Sans n'être qu'une pure élaboration conceptuelle de notre esprit, une élucubration abstraite et sans fondement, ne consisterait-elle pas en une manière de nous créer notre propre monde à notre image ? De nous créer progressivement le monde que l'on

Essai poétique

souhaite voir correspondre à nos désirs larvés de grandeur et de puissance ? Quitte à n'apparaître qu'en potentielle contradiction avec l'environnement dont nous sommes pourtant issus, et qui nous a toujours nourris ? Car l'on cherche et scrute au fond du ciel avec la même ferveur que l'on cherchait, anciennement, à définir l'idée de Dieu... La Science jouerait-elle alors le rôle de son propre aiguillon ?

Il existe certainement un effet d'entraînement vers sa propre matière dans l'établissement d'un univers intellectuel qui chercherait naturellement à s'autosuffire. Nous en sommes conscients, d'ailleurs, plus pour ce qui concerne le volet technologique de notre civilisation que pour la Science elle-même. Lorsque nous innovons, nous le faisons dans l'esprit de nous créer de nouveaux concepts ou de nouveaux produits (c'est-à-dire de nouveaux besoins consommables), plus que dans celui d'atteindre à ces nouvelles abstractions qui forment le terreau habituel de la Science.

Car la Science, il faut bien la concevoir ainsi, est une denrée idéaliste. Sa vocation est faite de rêves. Sa matérialité est, elle aussi, illusoire, au regard des enjeux continuels de notre société. La Science se propose d'édicter des lois tangibles et immuables là où notre monde est constamment en déséquilibre et en mouvement. De plus, la Science ne se soumet nullement aux raisonnements politiques, mais seulement ses résultats. La Science n'affiche nulle autre vocation que le confort humain en général, mais ce sont ses réalisations qui, le plus souvent, provoquent les troubles et bouleversements que l'on identifie aujourd'hui. Sur ce plan, nous serions comme pris en flagrant délit de décalage permanent avec nos propres chef-d'œuvres...

N'étant pas moi-même un scientifique, je ne vais pas gloser plus avant sur cette voie étroite. Mais je voudrais uniquement que nous en tirions quelques faits bruts et de simples évidences. D'abord, que la Science ne vait que pour l'esprit dans lequel on la pratique. Que les grandes étapes du passé recèlent à notre intention des modèles salvateurs qu'il convient d'étudier avec circonspection. Que la poésie est tout autant salubre pour nos esprits, nourrissant volontiers nos entités d'un parfum de justesse et de précision. Et que nous ne saurions nier plus longtemps nos simples vérités : la vie qui nous accueille en elle étant en effet tout autant merveilleuse et sereine que fragile à la fois. En garderons-nous la conscience chevillée au corps à chacune de nos actions ?

Essai poétique

*

*

*

Pour terminer d'exploiter positivement la chronologie évoquée par la Bible, remarquons tout d'abord que l'apogée de son aventure se situe autour de -1000 à -700 ans avant Jésus-Christ, entre les règnes de David et de Salomon et la fin des royaumes de Juda ; puis qu'elle s'éclipse jusqu'à l'époque de la Palestine romaine, à partir de -63. Dès lors, une veine plus historique alimentera les divers soulèvements des juifs ; une autre veine, de résistance moins politique et plus sociale, fournissant, pour sa part, la rébellion passive dans laquelle s'inscriront les diverses pensées religieuses d'émancipation, auxquelles se rattache sans conteste le futur christianisme.

Ce tableau générique étant dressé, mettons maintenant en parallèle, historiquement parlant, l'établissement de la colonie grecque de Massalia, en -600 avant notre ère. À l'époque, le pays est occupé par les Ligures, peuple celte apparenté à la confédération des Salyens, lesquels prospèrent dans tout le bassin provençal et tentent de s'y civiliser. Lorsque débarquent les colons venant de la lointaine et nébuleuse Phocée, en Asie mineure, la mer ne faisant pas partie de leur territoire de prédilection (ils ne sont ni navigateurs ni commerçants au long cours), aucune compétition directe ne s'instaure, en première instance, entre les deux communautés.

Deux remarques liminaires que nous pourrions apporter sur le sujet. La première est que presque 600 ans séparent la datation supposée du retour d'Ulysse à Ithaque (qui se serait produit précisément le 16 avril 1178 avant notre ère, d'après des calculs astrologiques relativement crédibles) et la création de la future citée antique, sur le sol des Celto-ligures. Pour autant, nous restons dans la même logique d'exploitation de ressources et d'établissement de comptoirs maritimes éloignés, dans le but de faire prospérer les territoires d'influence des cités mères et leurs richesses matérielles afférentes. Soit six cents ans de prospections précaires sur le dos des mers, avant d'être en mesure de dompter les éléments naturels, ainsi que toutes les contraintes matérielles (l'arsenal complet des navires, par exemple) qui permettront la conquête d'un espace élargi et sa future stabilisation politique. Tout cet entre-temps valait bien une Odyssée.

Essai poétique

L'autre remarque que nous devons évoquer ici est que, les mêmes causes produisant invariablement les mêmes effets, nous pourrions faire un exact parallèle avec la légende amérindienne de Pocahontas, produite par une situation identique de colonisation d'un espace excentré, engendrée par la découverte d'un nouveau monde. Écoutons ce qu'en rapporte l'historien romain Justin, qui décrit en ces termes, au troisième ou quatrième siècle de notre ère, le déroulé des événements :

« Les commandants de la flotte (grecque) furent Simos et Protis. Ils vont ainsi trouver le roi des Ségobriges, appelé Nannos, sur les territoires duquel ils projetaient de fonder une ville. Il se trouva que ce jour-là le roi était occupé aux préparatifs des noces de sa fille Gyptis, qu'il se préparait à donner en mariage à un gendre choisi pendant le banquet, selon la coutume nationale. Et ainsi, alors que tous les prétendants avaient été invités aux noces, les hôtes grecs sont aussi conviés au festin. Ensuite, alors que la jeune fille, à son arrivée, était priée par son père d'offrir de l'eau à celui qu'elle choisissait pour époux, elle se tourna vers les Grecs sans tenir compte de tous les prétendants et offrit de l'eau à Protis qui, d'hôte devenu gendre, reçut de son beau-père un emplacement pour fonder la ville. Donc, Marseille fut fondée près de l'embouchure du Rhône, dans un golfe isolé, comme dans un recoin de la mer. »

Quoi qu'il en soit de ce parallèle hasardeux, la constatation qui s'impose à nos yeux est que rien de tel ne saurait jamais se produire dans l'immensité ahurie de l'espace. Nulle surprise de ce type (le scellement par les femmes d'une alliance affranchie) n'y serait à envisager, comme nulle attente mutuelle ne serait à combler dans cette déclive générale du temps. Nulle raison d'espérer l'apparition de qui que ce fut, d'ailleurs ! Seulement du sable et du gravier. De la roche et du minéral à perte de vue. Ce qui est la définition même du désert... Aussi, notre destin spatial n'est-il pas déjà tout tracé ? Scellé avant même d'en avoir entrepris la conquête ? Ainsi, nous pencherions spontanément du côté de la Bible et de ses vastes territoires vierges à exploiter, et non du côté de la vision exploratrice d'Ulysse, dont nous avons dès à présent épuisé l'essentiel des ressources... ainsi que de sa poésie latente.

Essai poétique

Un vieux monde s'effrite
Et un autre s'éveille.
Et sous les cendres du premier
Ne restent que les miettes
D'un univers ancien
Que le souvenir guette.

Car non, on ne doit pas
Chercher à s'attacher
Aux choses du passé.
Et non, on ne doit pas
Vivre d'une allégresse
Toujours immodérée.

Non : pas aux choses...
Mais aux personnes ?
Car au lointain, parfois
Leurs silhouettes résonnent.
Et se perdent enfin...
Et avec elles, toujours
Ce sentiment crucial
D'appartenir à un
Vaste monde pérenne.

Sous sa croupe de fer
Rien ne résistera.
Et avec lui s'éloignent
Les olifants de ta jeunesse...

D'autres se lèveront
Dans la pénombre blême
Où nous étions, jadis
Inondés de lumière.
D'autres seront fragiles...
Ils seront comme nous :
Deux sous pour une éternelle
Prête à se libérer...
Et au moindre remous
Ils se délitéront
Et tombés à genoux !

Essai poétique

Mais enfin, ils seront
En leurs têtes suprêmes.
Et eux n'abdiqueront
Que si on les maudits.
Alors un monde, enfin !
Serait-t-il à renaître
Quand nous serions, demain
Nous-mêmes, à disparaître ?

*

*

*

Avec Massalia, la civilisation des cités acquiert véritablement son plein essor. Nous tombons progressivement dans une autre forme d'organisation où la ville tentaculaire prend son envol, quitte à devoir quadriller et soumettre ses espaces périphériques. Nous passons dans une autre forme de gestion économique où la monnaie prend une amplitude au moins équivalente à celle du pouvoir qu'elle sous-tend. Et qui dit pouvoir, dit conception radicalement différente de l'espace.

N'y allons pas par quatre chemins : bien que les historiens de l'économie s'en défendent, au sein même de la Rome antique, depuis le cœur de sa cité tentaculaire, il nous est loisible d'observer en germes nombre de ces éléments « proto-capitalistes » qui nous caractérisent encore aujourd'hui. Au-delà même de son apogée, vers l'an 115 de notre ère, le pouvoir centralisateur n'y a jamais été aussi pressant ; son besoin de conquête, systématiquement aussi fort ; sa monnaie autant thésaurisée, notamment dans des trésors enfouis, constituant autant de capitaux disponibles. Nous ne trouverons, par la suite, qu'un seul exemple de situation historiquement équivalente : je tiens actuellement en main la carte des colonies des états européens en Afrique, datée d'avril à mai 1918. Les pays indépendants (même en y intégrant l'Arabie et l'Asie mineure !) n'y sont présents qu'au nombre de deux seulement, représentant une superficie cumulative inférieure à une fois et demi notre territoire métropolitain. Moins de cent ans après le début d'une conquête qu'aura sonnée, en 1830, la seconde restauration de Charles X, l'Afrique n'est plus qu'un territoire à genoux. Les esclaves ont

Essai poétique

depuis longtemps été envoyés outre-Atlantique ; mais le sort de ceux qui restent sur leur propre sol est sur le fil du rasoir... Cette situation porte un nom : hégémonie.

*

*

*

L'individu conquérant serait-il par nature assimilable à un vil consommateur ? Ce qui est certain, c'est qu'il est connu pour devenir sans coup férir un pollueur impénitent et irresponsable. Les océans ne présentent déjà plus cet aspect de vastes étendues immaculées à découvrir avec un émerveillement toujours renouvelé, aspect qu'ils possédaient avant leur surexploitation par l'homme ; mais, pour la plupart, ils ont commencé à accueillir des mers intérieures opaques de déchets accumulés. L'espace, pour sa part, avant même d'avoir pu servir de socle à une hypothétique conquête spatiale, ressemble, peu ou prou, à une déchetterie à ciel ouvert. Les télescopes physiques d'éléments « flottants » avec les vaisseaux en tous genres sont déjà comptés au nombre des risques majeurs, et ils vont forcément avoir tendance à s'accroître : car n' imaginez pas que nous allons, comme par magie, inventer l'aspirateur cosmique qui nous fait déjà défaut aujourd'hui. Et nous ne sentons pas encore poindre en nous ce besoin, voire cette obligation, de gendarmes le ciel... !

Bref, Massalia a sonné le pas de charge et nous a donné le mot d'ordre. Soumis nous sommes et soumis nous demeurerons à nos furieux impératifs. Si nous communiquons sur cet état de fait, ce n'est que pour le justifier. En somme, alors que nous avons déjà embrayé l'étape préliminaire de notre future téléportation spatiale collective, comment allons-nous faire si nous voulons, dans un ultime sursaut de clairvoyance, ne serait-ce que rebrousser chemin ? Mais ce scénario n'a-t-il jamais été inscrit dans aucune de nos procédures ?

Nous devons en tirer courage et lucidité. Nous devons nous convaincre d'avoir bien intégré toutes les leçons de notre passé : depuis notre lointaine mythologie fondatrice, qui ne signifie pas rien, au regard des siècles et en regard de nos affaires terrestres, jusqu'à nos textes

Essai poétique

socialement édifiants, pour cette part que représente désormais pour nous notre aventure commune...

Comment nous démarquer de nos obligations d'une course poursuite, sans échéance heureuse ? Comment gérer les impératifs que nous impose notre quotidien, afin qu'il redevienne la toute puissance d'une quotidienneté vécue sans intentions exagérées ? Comment accéder socialement aux philosophies extrême-orientales de l'effacement de l'être, alors même que l'Extrême-Orient qui les avait jadis façonnées s'en détourne lui aussi, inexorablement ? Le volontarisme de l'appropriation occidentale reprendra-t-il inévitablement le dessus ? L'affairisme n'a-t-il que de beaux jours devant lui ? Dans ce domaine, nous ne naviguons plus, et ce depuis belle lurette, sur la mer de la Tranquillité, ceci nous est devenu une certitude. Mais pouvons-nous au moins espérer redevenir les agents catalyseurs de notre propre bonheur ?

*

*

*

Si bientôt nous conquérons l'espace, devons-nous inévitablement faire table rase ? Car les sciences, nous l'avons vu, élaborent inévitablement leurs propres discours, leurs propres verbes. Elles s'inventent elles aussi une mythologie moderne, dans le but de rendre sensibles aux cœurs les choses senties, comme le faisaient avant elles les images d'Épinal. Tout comme s'y emploie l'Art, la Science veut rendre compte d'une certaine cohérence de l'univers. Et pour y parvenir, elle développe ses moyens mnémotechniques, lesquels colorent durablement nos psychismes.

Les sciences ne devraient pas représenter en elles-mêmes un appauvrissement de notre part de rêve, par la perte de l'imagerie foisonnante acquise par l'entremise de la mythologie. Nous sommes les produits de cette mythologie de la lenteur. La Science, pour autant, s'érige bien malgré elle en une nouvelle croyance, en une théologie sans dieu. Ce que l'on pourrait appeler un dogme. Mais pas de synthèse simplificatrice de l'Histoire : car la vérité, ici aussi, se niche dans la nuance.

Essai poétique

Pour autant, les grandes classifications périodiques de l'Histoire nous proposent une compréhension plus incisive du mouvement général des civilisations. Des clés de recouvrement sont utiles à manier et à mettre en lumière. Par exemple : le terme du premier conflit mondial, en 1918, représente aussi, pour certains historiens, la fin de la civilisation par trois fois millénaire du cheval. Avant 1914, en effet, toutes les activités pastorales s'accompagnaient encore de la traction animale. Si les premiers engins d'assaut mobiles, puis bientôt agraires, voyaient alors le jour, l'acheminement logistique nécessita, pour sa part, de réquisitionner massivement les chevaux dans les campagnes. Sur les champs de bataille, les premières charges se firent encore au son de la cavalerie.

À peine vingt-cinq ans plus tard, soit dès 1943, au cœur du second conflit mondial, débute la civilisation de l'informatique et sa cohorte satellitaire d'améliorations scientifiques. Lesquelles nous mèneront, après seulement vingt-cinq années supplémentaires, à alunir sur notre satellite de prédilection, lui-même symbole, depuis les temps immémoriaux, de la méditation et de la flânerie personnelle de l'âme humaine. Dans ce frêle intervalle équivalent à deux générations exactement, intervalle d'ailleurs fort trouble du point de vue événementiel, nous avons eu à subir de véritables basculements de sociétés, dont nous mesurons au quotidien les effets galopants. Cette diachronie représente sans conteste une véritable mutation de civilisation.

*

*

*

La Science se pratique-t-elle au quotidien avec ou sans conscience ? Cette question anciennement esquissée par Michel de Montaigne est désormais à l'ordre du jour. Car a-t-on mesuré combien vivre sur cette terre est notre unique paradis ? Qu'essaimer ne nous a jamais apporté que des équilibres de courte durée ? Pourquoi, dans ces conditions-ci, vouloir briguer les étoiles, et ne pas nous contenter de les admirer ? Voulons-nous que cette errance destructrice recommence ? Pouvons-nous seulement nous le permettre ? Nous sommes-nous au moins posé la question ?

Essai poétique

Je ne prétends pas posséder ni présenter ici la moindre des solutions. Les enjeux esquissés sont évidemment majeurs, et leurs problématiques éminemment complexes. Je suggère simplement que tout, concernant ces approches humaines, est question de choix. Qu'en cela consiste l'essence même de la vie. Mais nous ne sommes pas, à ce jour et contrairement à ce qu'illustre la crise du coronavirus, en présence d'une situation subie, mais bien face à une attitude générale qui engage notre affect. Alors, nous a-t-on seulement proposé de choisir ? Entre continuer à agir sans concertation aucune, ou bien tenter de nous modifier ? Agir collectivement parlant, en profondeur, ou uniquement sous le coup d'impulsions violentes et individuelles ? Je vous offre ici les moyens d'établir votre propre grille de valeurs, afin d'être en mesure, le moment venu, d'étayer collégialement nos propres critères de choix.

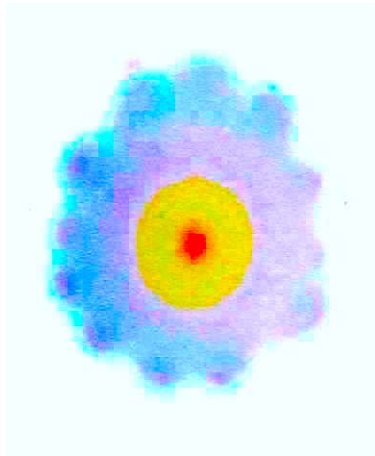
Et tout ce que nous pouvons espérer de bon pour notre futur.

(Fin)

*

*

*



Soleil n °65, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

SOMMAIRE

Des débuts poétiquement difficiles

- L'aventure humaine, de la Bible à Homère (p3)
- Naissance de la Science (p6)
- Émergence des temps préhistoriques (p8)
- La confrontation naturelle crée la Science (p9)
- Fonction poétique de la transmission littéraire (p10)
- Le sentiment de solitude d'être au monde (p11)
- Entre extatisme et matérialité (p14)
- De la notion d'amour (p15)
- L'artiste comme réponse ? (p19)
- Dans l'intimité des mots (p22)
- D'Athènes à nos jours (p31)

Ulysse, Moïse et la littérature

- Du destin Ulysse à la mission divine (p3)
- L'écrivain visionnaire et divinatoire (p6)
- Naviguer est le progrès de l'homme (p13)
- L'Exode est aussi une Odyssée (p19)
- Modes de pensée et pratique du langage (p22)
- Incertitude de la navigation (p26)
- Pensée scientifique et intuition (p28)
- Des religions solaires aux duels actuels (p30)

De la mythologie à l'humanisme social

- Bienveillance et inconstance (p2)
- Notions systémiques (p4)
- Dieu, une puissance solaire ? (p9)
- La femme en tant qu'être aimé (p11)
- La littérature en tant que science (p15)
- Débat sur l'artiste social renaissant (p18)
- Théorie de la création artistique (p21)
- Le virtuel influe sur nos projets de société (p26)

Essai poétique

De l'humanisme social à la conquête spatiale

- Du naturel féminin (p3)
- Enjeux de la conquête spatiale (p6)
- L'art-sciences vu par Léonard de Vinci (p7)
- La Science, une création de l'esprit ? (p13)
- De Massalia à la Rome antique (p18)
- Comportement de l'individu conquérant (p19)
- Science, discours et conscience (p21)

Sommaire- (p23)